

Hortense Belhôte, la comédienne qui bouscule l'histoire de l'art : "Manet et Courbet sont à la limite de l'acceptable"

Ses "conférences spectaculaires" au théâtre, au musée, en websérie ou devant des élèves sont aussi drôles que documentées. Mais la comédienne longtemps complexée poursuit aussi un très sérieux but : abolir l'élitisme.



Hortense Belhôte au Théâtre de l'Atelier, à Paris, le 19 mai 2025. Photo Audoin Desforges pour Télérama

Par [Kilian Orain, Francine Guillou](#)

Publié le 03 juin 2025 à 12h00

La conférence est son mode d'expression. Depuis quinze ans, Hortense Belhôte offre à des spectateurs ébahis ses connaissances et son trait d'esprit, mêlés d'anecdotes et de dévoilements, sur sa vie, son parcours et sur l'histoire de l'art. Née à Paris où elle a grandi, l'artiste de 38 ans, aussi assurée que timide, (d)étonne dans le paysage culturel actuel. Elle qui n'y a pas toujours été reconnue a d'abord joué ses conférences spectacles dans des lycées, des universités, des musées — ce qu'elle continue à faire. En 2017, elle se fait repérer au Festival du film de fesses, avec une conférence sur l'érotisme dans l'art, puis, la même année, dans le spectacle *Footballeuses*, de Mickaël Phelippeau. Avant d'être, enfin, invitée sur les scènes des théâtres, au musée d'Orsay pour y créer un escape game, sur Arte où sa mini-série consacrée aux chefs-d'œuvre de la peinture classique, *Merci de ne pas toucher !*, régale. Sans oublier une chronique sur France Culture, dans l'émission de Patrick Boucheron [Allons-y voir](#). Depuis ses études, Hortense Belhôte n'a jamais su choisir : entre théâtre et histoire de l'art, elle répond « conférence spectaculaire ».

Qu'est-ce qu'une « conférence spectaculaire » ?

D'abord, un terme soufflé un jour par un lycéen à qui j'avais demandé de qualifier ce qu'il venait de voir. Jusqu'alors, j'appelais ça « conférence performée ». À travers cette forme très vivante que j'explore depuis quinze ans, je distille des faits 100 % vrais. Comme un pacte de confiance conclu entre les spectateurs et l'historienne de l'art que je suis. Devant eux, je ne suis ni professeure ni comédienne au sens où on l'entend généralement. Mon art est avant tout un art du discours.

Comment est né votre goût pour le théâtre ?

Par ma professeure de français de collège, qui m'y a initiée sans le savoir. En classe de sixième, elle nous avait demandé, à mes camarades et moi, de jouer une scène tirée de *La Jalousie du Barbouillé*, de Molière. J'ai éprouvé un plaisir intense. En classe de seconde, j'ai retrouvé Molière, avec *L'Avare*. Et à nouveau ce plaisir fou, cette jouissance à apprendre et dire un texte, à émouvoir l'auditoire. Tout le monde m'a dit alors que je devrais faire du théâtre. J'ai commencé à prendre des cours à 17 ans, et j'ai intégré, après le bac, le conservatoire du 19^e arrondissement de Paris, en parallèle d'une licence d'histoire de l'art. L'extrait que j'avais préparé pour mon audition était tiré d'*Italienne scène*, de Jean-François Sivadier. J'y incarnais un metteur en scène qui s'adressait directement au public et racontait l'histoire de l'opéra. À 18 ans, j'ai créé une première forme, courte, semblable à ce que je fais aujourd'hui.

De quoi parlait-elle ?

D'une professeure donnant un cours d'histoire de l'art sur le XVII^e siècle, qui peu à peu explosait en vol ! Elle finissait par enlever son t-shirt et terminait en tableau vivant. Tout moi ! Comme si cette forme m'était naturelle. Ma chance, c'est qu'au conservatoire, mon professeur considère ça comme du théâtre. Il aurait pu me dire que théâtre rimait avec Racine ou Beckett, deux auteurs avec lesquels je n'ai jamais été à l'aise. J'ai toujours préféré l'énonciation au jeu, une forme encore rare il y a vingt ans. Même une fois diplômée, j'ai passé très peu de castings comme comédienne, ne m'en sentant pas capable.

L'histoire de l'art est la seule matière où, pour la pratiquer, il faut se déplacer, prendre le métro, se rendre dans des musées, dans un rapport réel du corps à l'œuvre.

Pourquoi ?

Émotionnellement, c'était ingérable ! Dans 1664, je raconte sur scène ces paniques ressenties durant les concours. J'ai raté celui du Conservatoire national d'art dramatique et de guide conférencière. Ça me terrifiait. À cette période, je ne trouvais pas ma place dans le monde, ni en tant qu'artiste ni en tant que personne. Je refusais d'accepter mon homosexualité. J'aurais tout donné pour être dans la « norme ».

Qu'avez-vous fait pour vous en sortir ?

J'ai d'abord pris des antidépresseurs, et je remercie les centres médico-sociaux qui m'ont soignée. C'est une chance d'avoir ces dispositifs gratuits en France. Après un an et demi de dépression, j'ai pris conscience que la haine de soi ne menait nulle part. Je suis devenue prof d'histoire de l'art pour des lycéens et des étudiants du privé. Je donnais aussi des cours à domicile. Et je faisais, à côté, des performances bizarres dans un bar : j'ai incarné Dalida dans une forme punk, avec mon amie Sarah, travestie en Amy Winehouse. Je vivais au jour le jour, incapable de me projeter.

Jusqu'à un voyage aux Comores à 27 ans...

Grâce à ma tante de cœur, Fatima Boyer, une amie de mes parents, qui a fondé là-bas une association de sauvegarde du patrimoine. À l'époque, je terminais mon mémoire consacré au château de Vaux-le-Vicomte. Elle me dit : « *Aux Comores, il y a des palais du XVIII^e ou du XIX^e siècle, ça peut t'intéresser, viens !* » J'y ai découvert un continuum entre la culture patrimoniale et les arts vivants. Ce qui existe très peu en France, où tout est segmenté, même si les choses ont changé ces dernières années grâce à des formats comme la performance, qui s'est popularisée.

Avec mon ami Idriss Moussa, nous avons fondé une société de production audiovisuelle pour retisser le roman national de l'île spoliée par la colonisation française. Aujourd'hui, le français est toujours enseigné, mais ce n'est pas la langue parlée à la maison par les Comoriens. La plupart sont donc bilingues : ils s'expriment dans une langue qu'ils n'écrivent pas, et écrivent une autre langue qu'ils ne maîtrisent pas toujours très bien à l'oral. Il y a ainsi une rupture de transmission dans le savoir. Des chercheurs réalisent des études sur l'histoire des Comores, mais la population n'y a pas toujours accès car elle n'en comprend pas les mots. Cette expérience m'a confortée dans l'idée de mêler sur scène théâtre et histoire de l'art.



[Photo Audoin Desforges pour Télérama](#)

Pourquoi l'histoire de l'art ?

C'est ma passion, j'aurais été incapable d'étudier autre chose. Après le bac, j'ai voulu arrêter mes études pour faire du théâtre ou du cinéma, ce qui était inenvisageable pour mon père. L'histoire des arts que j'ai étudiée au lycée est devenue ma matière préférée : je n'aimais pas lire, mais j'aimais le rapport aux images. L'histoire de l'art est pour moi la matière absolue des sciences humaines, où on a le droit de faire des allers-retours permanents entre le contexte de l'œuvre, son iconographie, sa réception par le spectateur d'hier ou d'aujourd'hui. Si c'est une œuvre religieuse, se frotter à la théologie ; si c'est un épisode mythologique, se coller à de grands auteurs. Pour comprendre une image, il faut ouvrir des petits tiroirs historiques, littéraires, culturels, religieux... C'est la seule matière où, pour la pratiquer, il faut se déplacer, prendre le métro, se rendre dans des musées, se confronter physiquement aux objets comme sujets d'étude, dans un rapport réel du corps à l'œuvre. L'histoire de l'art s'est imposée à moi.

Le baroque, c'est le bizarre, littéralement, le "queer". Pas étonnant que le XVII^e siècle me parle tant !

Pourquoi pas le droit, vous qui êtes fille de juristes ?

Très peu pour moi ! En revanche, je tiens de mes parents cette éducation aux arts. Ils se sont rencontrés dans les années 1980 à Abidjan, en Côte d'Ivoire, et sont rentrés en France, à Paris, où j'ai grandi. Une chance pour moi d'avoir eu accès à la culture si tôt. Mes parents m'emmenaient au musée, mon père nous convainquait l'été de faire étape dans des châteaux, même petits ou apparemment insignifiants. C'est un transfuge de classe passionné depuis toujours de royauté, de dorures. Ce n'est pas pour rien que je m'habille en pull et pantalons à motifs couleur or ! À la maison, il avait installé des moulures au plafond, toujours présentes aujourd'hui, qu'il peignait lui-même, en doré, évidemment. Sa passion s'étendait aux meubles. Je me rappelle les couronnes de galettes des rois que nous utilisions pour créer de fausses dorures sur tout un tas d'objets ou de meubles Ikea.

Plus tard j'ai compris que ce que certains qualifient de « bling-bling », ou de « kitsch », était hérité du XVII^e siècle.

Que voulez-vous dire ?

Au XVII^e siècle, Dieu n'est pas encore mort. Tout tourne autour de lui. Le monde est l'expression du divin, et le divin est harmonie. Le rôle de l'artiste ou du penseur est donc d'aller trouver les chemins qui y conduisent. Naît alors le baroque, avec son style pompeux, exubérant, tout en or. Ce mot, qui viendrait du portugais « barroco », signifie « perle irrégulière ». Le baroque, c'est donc le bizarre, littéralement, le « queer. » Pas étonnant que le XVII^e siècle me parle tant !

Le XIX^e n'est pas votre siècle de prédilection, mais vous lui avez consacré une conférence pour le musée d'Orsay.

À l'invitation du musée ! Pour la série d'Arte, [Merci de ne pas toucher !](#), j'étais allée jusqu'aux peintres Manet et Courbet, qui sont pour moi à la limite de l'acceptable ! J'avais une vision négative du XIX^e, que je perçois comme un retour de bâton monumental par rapport aux avancées de la Révolution. Je me suis dit : « À Orsay, rien ne va. On a les orientalistes à droite, les femmes nues à gauche. Qu'est-ce qu'il y a à sauver ? » C'est avec cette interrogation en tête et en m'appuyant sur une dramaturgie du sauvetage que je suis allée voir les spécialistes du XIX^e qui travaillent sur les questions qui me préoccupent, dont celle du genre : l'historienne de l'art Marine Kisiel, les chercheurs Samy Lagrange et Khémis Ben Lakhdar, l'universitaire Magali Lemins. À Orsay, le conservateur Paul Perrin, dont l'un des buts dans la vie est de faire aimer l'impressionnisme à ceux qui ne l'apprécient pas, m'a donné de bons arguments.

Trop de personnes ressentent une illégitimité culturelle. Jouer dans des espaces inhabituels — les établissements scolaires ou les musées — permet d'y remédier.

Comment vos spectacles sont-ils accueillis dans les musées ?

Certains m'appellent, d'autres pas. Mais attention, je ne joue pas contre l'institution. Je la bouscule, pour ouvrir des portes qui ne le sont pas, pour problématiser certaines questions. Avec Orsay, c'était vraiment l'objectif. Je n'apprends rien aux gens quand je leur dis que le passé colonial de la France ou la place de la femme dans l'art sont des sujets. Simplement, moi, j'ai une facilité à le dire puisque je ne suis liée ni à une université ni à un musée.

Je crois, en revanche, que nous formons un écosystème dans lequel les institutions muséales, les universités, les théâtres, les producteurs de contenus sur les réseaux sociaux, les éditeurs, doivent s'allier. Nous sommes tous interdépendants : moi, je ne peux rien dire ou faire en l'absence d'historiens ayant déjà produit des recherches sur les sujets que je traite. C'est important qu'on se connecte tous ensemble, tant qu'on peut encore faire des festivals, des rencontres, tant qu'il y a un espace de liberté politique et des budgets pour cela.

Pourquoi vous cantonnez-vous à la période dite « moderne » ?

Parce que j'ai consacré mon mémoire à cette période (du XV^e au XIX^e siècle), je me sens donc légitime. Quand je suis à l'université, à la bibliothèque, ou quand j'assiste à un cours, j'ai toujours deux papiers : un où je prends des notes sur le sujet étudié, un autre sur lequel je note les associations d'idées qui me viennent. Quand j'ai lu *La Couleur éloquente*, de Jacqueline Lichtenstein, sur la philosophie esthétique du XVII^e siècle, je me souviens avoir pris des notes de cette manière. J'avais l'impression que ça parlait de moi.

La vulgarisation est-elle votre obsession ?

Je suis contre l'élitisme. Je veux ouvrir les portes du savoir au maximum. Trop de personnes ressentent une illégitimité culturelle. Jouer dans des espaces inhabituels — les établissements scolaires ou les musées — permet d'y remédier, d'espérer toucher un autre public. Je suis heureuse que mon travail soit reconnu, ça m'a sauvée, mais je reste méfiante vis-à-vis de cette institution qui m'a longtemps fermé ses portes. Si tout s'arrête demain, je ne m'interdis pas de redevenir professeure.

Hortense Belhôte en quelques dates

1987 Naissance à Paris

2017 Première « conférence spectaculaire » lors du Festival du Film de Fesses à Paris

2021 Websérie *Merci de ne pas toucher !*, sur Arte

2024 *Escape Game*, promenade performée au musée d'Orsay

2025 *1664* et *Portraits de famille* au Théâtre de l'Atelier, à Paris (18^e)